



© Laetitia Cabanne

# LE DÉCODEUR DE LA VOIE

Maître de conférences et chercheur infatigable, Yves Cadot dédie depuis près de trente ans sa vie à l'étude des textes de Jigoro Kano, dénichés au fil de ses nombreux voyages au Japon. Jusqu'à devenir le plus fin connaisseur mondial du fondateur et de sa création, nous éclairant à chaque chronique sur les racines profondes du judo.



© Soren Starke / UEJ



© D.R.



© Carlos Ferreira / UEJ

## LE PURGATOIRE COMME POINT DE DÉPART

« Le tout premier souvenir de mon enfance, c'est cette demande faite à ma mère de m'inscrire au judo. "Mais sais-tu au moins ce que c'est ?", me rétorquait-elle. "Non, mais je veux en faire." Je n'ai alors que trois ou quatre ans, et cela va tourner à l'obsession puisque, à chaque rentrée, le professeur nous sert son discours du début de la pratique alors fixée à dix ans. J'en ai tellement l'habitude que je n'y crois pas vraiment lorsque ma mère m'interrompt en plein jeu avec mes copains dans la rue pour une énième tentative en 1981... Sauf que j'ai l'âge requis, et enfin le droit de fouler ce tatami de l'école d'officiers de la gendarmerie de Châtellerauld. Même en bermuda et t-shirt... Ce qui fait que la première ceinture que j'ai nouée autour de ma taille – l'objet de cette première séance – est la ceinture noire de mon professeur ! J'y vois un signe, d'autant que je prends aussitôt plaisir à apprendre des techniques capables, avec un peu d'intelligence, de permettre au petit faible de l'emporter sur le gros costaud. Mais ce n'est rien comparé à ce que je vais découvrir en débarquant à dix-huit ans au Shobudo, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, à Paris. J'ai beau être premier dan, il y a un gouffre avec tout ce que j'avais fait avant, au point de me dire que je n'ai jamais vraiment fait de judo de ma vie en fait ! Évoluer aux côtés de ce duo d'enseignants composé de Patrick Roux et Frédéric Dambach, avec un senpai du nom d'Emmanuel Charlot, se révèle tellement passionnant qu'il m'est impossible de manquer le moindre cours. »

## UN MAILLON DE LA CHAÎNE

« À force de rêver de leurs séjours au Japon, je ne désire qu'une chose : les imiter. Et si mes premiers entraînements, au cours d'été du Kodokan, principalement entre étrangers, ne me laissent aucun souvenir ému, c'est tout le contraire lors de mon année d'étudiant à l'université de Rikkyo, l'une des six premières à avoir abrité un club de judo au début du XX<sup>e</sup> siècle. À vingt ans, je suis livré à moi-même et je vis à fond cette expérience en étant tout le temps sur le tapis, multipliant les stages et les compétitions. À voir les *nafuda* (plaquettes de bois) qui répertorient dans le dojo tous ceux qui sont passés par là, je me sens vraiment comme un maillon de la chaîne, pleinement intégré dans cette filiation autour du judo. Le choc culturel n'en est que plus grand à mon retour, lorsque j'intègre le pôle France de Poitiers dans le cadre du sport-armée. C'est un grand écart en termes de conception du judo, mais toujours avec beaucoup d'heures passées à emmagasiner de l'expérience, cette fois par le prisme du randori très orienté vers la compétition. Ma licence de japonais en poche, je travaille quelque temps à *Budostore*, la boutique attenante au dojo du Shobudo, avant de trouver une boîte d'import-export dans la mode qui me permet d'alterner deux mois au Japon et deux mois en France pour suivre les commandes de A à Z. Une aubaine qui dure deux ans, le temps que je ressente un manque au niveau des études. Avant même de rompre mon contrat, je pars sur une maîtrise en littérature japonaise, qui m'ouvre la voie du DEA (diplôme d'études approfondies), avec l'idée de commencer à travailler sur Jigoro Kano. Ce n'est pas du goût de mon directeur de mémoire, qui y voit un sujet à la limite du domaine académique, à la rigueur concevable en STAPS à condition de resserrer la focale sur la dimension physique et sportive du judo. Il se laisse toutefois convaincre, à condition que je consacre mon DEA à démontrer qu'il y a ensuite matière à doctorat, l'un n'allant pas sans l'autre à l'époque. C'est ainsi que je planche sur les combats politiques de Kano, à partir d'écrits que j'ai commencé à dénicher lors de mes premiers voyages au Japon. Assez tôt, j'ai en effet nourri l'intuition que Kano avait laissé une trace écrite de tout son travail, malgré les réponses négatives de tous ceux que j'interrogeais à ce sujet au gré de mes rencontres. Y compris son petit-fils Risei, croisé à Munich en 2001 et totalement indifférent – peut-être par peur de ce que l'on pouvait retrouver sur son aïeul dans une période délicate pour le Japon, ou Naoki Murata, le directeur du musée du Kodokan, qui se voyait comme le gardien du temple et qui ne voyait pas forcément mon entreprise d'un bon œil... J'ai pris l'habitude de fouiner dans le quartier des librairies anciennes de Tokyo, et c'est comme ça que je suis tombé sur une première compilation de cinq-cents pages, véritable trésor à mes yeux ! Suffisant pour séduire mon jury lors de ma soutenance, avec cet appel du pied décisif de l'un de ses membres : "maintenant que vous nous avez appâtés, n'avez-vous pas envie de nous parler de son œuvre majeure qu'est le judo ?" Une nouvelle porte enfoncée sur mon chemin. »

## GRAAL ET CONTRAT MORAL

« Vient alors ce séjour de professeurs organisé par l'École française de Didier Janicot et Patrick Roux, que j'accompagne en tant qu'interprète, en marge des championnats du monde d'Osaka, en 2003. À la veille du début de notre périple, je profite d'un peu de temps pour rallier à nouveau le quartier de Jimbocho, avec l'idée de prospecter dans une librairie spécialisée dans les budos. Patrick n'a rien de mieux à faire que de venir avec moi, et je me retrouve cette fois devant une série d'écrits de Kano de quatorze volumes ! Cela représente une importante somme d'argent, mais je ne peux m'en détourner... Je finis donc par échanger avec le libraire. "Si ça, ça vous intéresse vraiment, j'ai aussi ça qui pourrait vous plaire", me glisse-t-il en désignant un carton qui n'a visiblement jamais été ouvert et qui sert à assurer la stabilité d'une étagère. L'un de ses employés s'affaire, et je découvre alors les fac-similés de l'ensemble des revues éditées par Kano entre 1887 et sa mort en 1938. La pensée du fondateur à l'état brut, avec plus de sept-cents écrits signés de sa main au total – alors que l'on me rabâchait depuis des années qu'il n'existait rien... C'est le Graal, mais totalement hors de mes moyens ! J'expose la situation à Patrick, qui ne tergiverse pas longtemps et m'annonce que l'on va tout prendre... Vu le volume, on répartit tout dans les bagages des stagiaires pour le retour en France, et je me retrouve avec un matériel incroyable pour mener à bien mon doctorat. Un cadre de travail initial qui vole en éclats lorsque Patrick refuse mon premier chèque de remboursement, en échange de la responsabilité morale, qui m'incombe depuis, de faire partager au plus grand nombre tout ce que j'allais trouver d'intéressant dans l'œuvre de Kano. Deux leviers se sont offerts à moi pour tenter de mener à bien cette mission : mes conférences, que je donne en France et à travers le monde, et mes chroniques dans *L'Esprit du Judo*, exercice qui m'oblige depuis 2005 à revigorer tous les deux mois mon enthousiasme. Un peu comme les uchi-komi qui te poussent constamment à replonger à la source de chaque technique. »

## EN PERPÉTUEL MOUVEMENT

« Depuis plus de vingt ans désormais que j'épluche ce trésor de papier, j'ai compris que le judo de Kano était tout sauf figé dans le marbre. C'est une pensée en perpétuelle construction, en fonction de ses aspirations du moment, faite d'allers-retours, d'erreurs et de reformulations depuis sa première conférence sur le judo en 1889, où son discours est davantage de l'ordre de l'intuition quant à la portée possible de sa synthèse martiale. Prenons les deux grands principes que tout le monde récite aujourd'hui : *seiryoku zenyo* (meilleure utilisation de l'énergie) n'est formulé ainsi qu'en 1922, soit quarante ans après la création du Kodokan ! Quant à *jita kyoei* (prospérité mutuelle), il faut encore attendre trois ans pour qu'il vienne compléter le premier principe, jugé imparfait par Kano qui a perçu entre-temps de potentielles dérives à anticiper. Pour chacun de ses textes, mais aussi ceux dont il a validé la parution dans ses revues, la contextualisation est primordiale pour bien saisir l'intention réelle derrière chaque mot, alors qu'il n'est que très rarement question de judo à proprement parler dans toute cette littérature. Contrairement aux philosophes qui font des démonstrations et explicitent leur pensée, il y a chez Kano un art de la fulgurance, une puissance dans la réflexion qui se passe souvent de justification, au point de rendre parfois difficile la perception globale de son point de vue. "Tu sais, nous, on ne sait pas pourquoi c'est quelqu'un d'important", m'a un jour avoué, avec une honnêteté désarmante, un professeur de judo japonais alors que je m'agaçais d'un discours entendu en colloque qui me semblait en contradiction avec la pensée originelle de Kano. Une anecdote qui me permet de mesurer ma chance quant à tous ces hasards nécessaires qui ont jalonné mon parcours, pour faire du judo de Kano un élément purement constitutif de ce que je suis devenu. Je ne peux pas m'imaginer sans judo, qui a structuré ma pensée, mes rencontres, ma vision du monde. Avec ce rôle de passeur – en tant que professeur de judo mais aussi de maître de conférences avec ma récente habilitation à diriger des recherches (HDR) – qui me tient toujours à cœur, sans jamais oublier mon âme de débutant comme le disait Zeami, fondateur du théâtre No. » **AF**